De l'homme de Cro-Magnon à l'*Homo informaticus*, une petite histoire du zizi

La bite est peut-être le plus vieil instrument utilisé par l'homme. On suppose que, dès qu'il a eu conscience du réflexe de préhension, l'homme a commencé à se tirlipoter le chihuahua sans vergogne.

Dire qu'il s'agissait à l'époque d'un instrument, c'est peut-être s'avancer un peu… Mais une chose est vraie : dès l'époque préhistorique, alors que l'homme des cavernes n'avait pour tout instrument, donc, que sa bite et son silex, le membre dit viril a joué un grand rôle dans l'histoire de l'humanité. C'est lui, le membre, qui a, en grande partie, déterminé les rapports pour le moins complexes que les individus de sexe masculin et ceux de sexe féminin ont entretenus au cours des âges. Et l'histoire, comme on aurait pu s'en douter, a commencé plutôt mal. L'homme de Cro-Magnon n'était pas, en effet, pour les femmes le plus doux des amants. Il ne leur portait pas de fleurs, ne leur jouait pas la sérénade sous un balcon qui, d'ailleurs, n'existait pas à l'époque des cavernes, pas plus qu'il ne leur faisait une quelconque cour, fût-elle des plus rustiques.

Madame Cro-Magnon avait affaire à un homme bite, un gros chevelu qui n'obéissait qu'à ses pulsions. Et la pauvre dame n'avait pas tellement d'autre choix que de laisser son gros dégoûtant en faire à sa guise sous peine de prendre un coup de massue sur la tête.
Aussi, la bite de Cro-Magnon est, de l'avis de tous, considérée comme l'une des plus agressives de l'histoire de l'humanité.
À cette époque, le mâle n'en fait qu'à sa tête. Dès qu'il sent son membre devenir turgescent, il attrape la première femme qui passe et soulage ses ardeurs sans même un grognement de remerciement après les ébats. Le plaisir de madame Cro-Magnon n'est pas un enjeu, pas même une question pour l'homme des cavernes qui ne pense qu'à se soulager. Il n'a d'ailleurs même pas conscience que la chose joue un quelconque rôle dans la perpétuation de l'espèce. Monsieur Cro-Magnon est un gros con, disons-le franchement. Heureusement, les débuts de la civilisation vont peu à peu mettre fin à cette injustice… Quoique…

Passons sur la période archaïque de la civilisation qui voit des hommes, certes n'habitant plus dans de sombres cavernes à l'abri des mammouths et

des prédateurs, mais restant tout de même d'une grande barbarie. La bite de l'homme des premiers temps de l'histoire, des premiers temps de l'écriture, n'est guère plus avenante que celle de ses ancêtres chasseurs et cueilleurs.
L'écriture, c'est la mise à distance des choses, leur désignation par autre chose, par du symbole. La bite va, elle aussi, opérer cette mise à distance, mais cela nécessitera un peu de temps.
Il va falloir attendre l'Antiquité pour voir la bite se civiliser quelque peu, devenir plus raffinée. Attendre pour voir, disons-le, la bite faire la fine bouche. Le gros machin velu, hirsute et malodorant des hommes des premiers temps va opérer une mutation extraordinaire. Elle ne se fait certes pas du jour au lendemain, et il serait sans doute un peu malhonnête de mettre dans le même sac l'homme des cavernes et…, disons, les Achéens, les glorieux barbares que chante *L'Odyssée*.

Les mouvements se sont faits lentement, et les évolutions ont pris de nombreux siècles. Mais nous n'avons pas ici vocation à entrer dans le détail de la passionnante histoire du zizi. Sans doute faudra-t-il y consacrer un volume complet un jour ou l'autre. Cette contribution primordiale aux sciences historiques reste à faire. Quoi qu'il en soit, et pour en revenir à notre sujet, les hommes en toge, qu'ils fussent grecs (mais plus récents, ceux du siècle de Périclès qui voit la civilisation grecque atteindre son apogée) ou romains, vont développer une véritable science de la bite.
Ils vont la choyer, la cajoler, ne lui donner que le meilleur. Le raffinement poussera ces sociétés à l'éros particulièrement développé à utiliser leur bite non plus à des fins d'assouvissement immédiat d'une pulsion ou de simple besoin de reproduction de l'espèce, mais à des plaisirs bien plus suaves, plus élégants, plus recherchés. C'est ainsi que la bite s'est mise à apprécier le corps masculin, musculeux, huilé, la bite s'est en un mot comme en cent mise à aimer la bite.

Les femmes sont alors reléguées au simple rang d'amuse-gueule ou à la fonction reproductive. C'est sans doute l'époque à laquelle la bite touche à sa plus grande distinction. Il est intéressant au passage de noter que l'homosexualité a été en grande partie promue par une civilisation très avancée, que c'est l'usage des plaisirs qui l'a mise au goût du jour.

De là à dire que les plaisirs homosexuels sont signes d'une évolution de la civilisation, il n'y a qu'un pas que nous franchirons allègrement, sans la moindre hésitation, dussions-nous perdre quelques lecteurs chagrins au passage.
Lecteurs chagrins qui, s'ils en sont ici de leur lecture, ont très probablement acheté le présent ouvrage et à qui je conseille, puisque le mal est fait, de continuer malgré tout à lire ces pages, car, qui sait, ils y trouveront peut-être quelque réponse à des questions que l'on n'ose pas poser dans les déjeuners du dimanche midi en présence de bonne-maman.

La bite du bas Moyen Âge, celle qui suit immédiatement la chute de l'Empire romain, retombe dans la plus grande des vulgarités. Exit le raffinement et la délicatesse ; le gros barbare lourdaud qui trousse sans distinction revient au goût du jour.
Cette bite-là est tombée dans les tréfonds de l'oubli le plus complet. Elle n'honore pas son possesseur. La bite d'Attila le Hun redevient un simple gourdin, elle est tout simplement assommante. La bite mérovingienne ou carolingienne n'est guère plus avenante. Les raffinements romains sont alors tombés dans l'oubli, la bite redevient force brute, outil d'aveugle répression.

Il faut attendre un Moyen Âge plus avancé pour voir la bite reprendre un chemin original. Redevenir un peu plus qu'une massue. Avec le christianisme triomphant, la bite va se retrouver au cœur des débats, chose qui ne lui était pas arrivée depuis belle lurette. En effet, la bite se scinde en deux à l'époque classique. Non pas qu'elle devienne bifide comme une langue de serpent : elle se sépare entre la bite qui a le droit de fonctionner, celle des laïcs, et celle que l'on doit garder au chaud dans le box des accusés, celle du clergé. Disons plutôt celle du bas clergé, puisque les dirigeants de la puissante institution qu'est l'Église se sont, depuis le commencement, réservé quelques passe-droits.

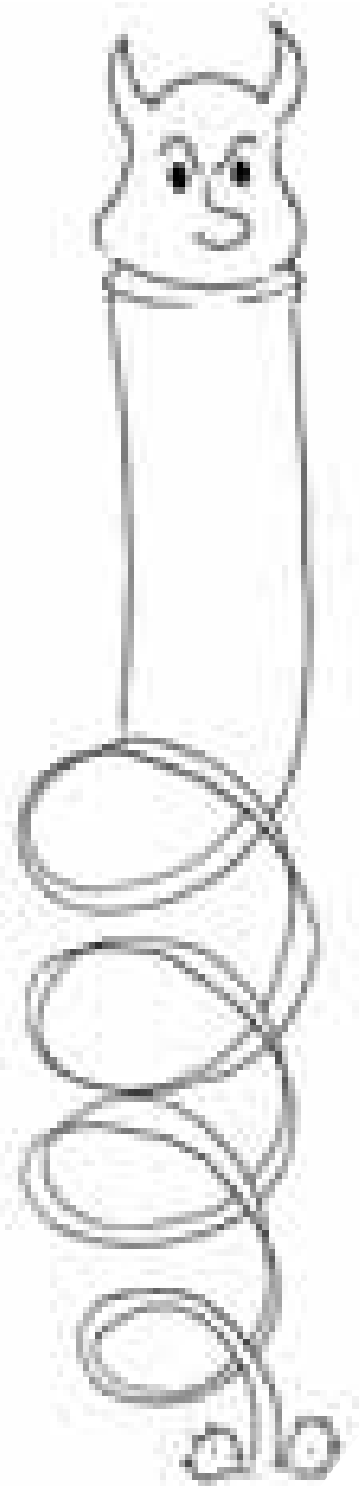
Le zizi devient alors un sujet mystérieux, impur, dont la morale nouvellement inscrite dans les consciences chrétiennes se méfie grandement. Le zizi devient une sorte d'ennemi intérieur, de petit diable à ressort qui vient vous pervertir et tente de vous faire pencher du côté du mal, de vous faire suivre un chemin

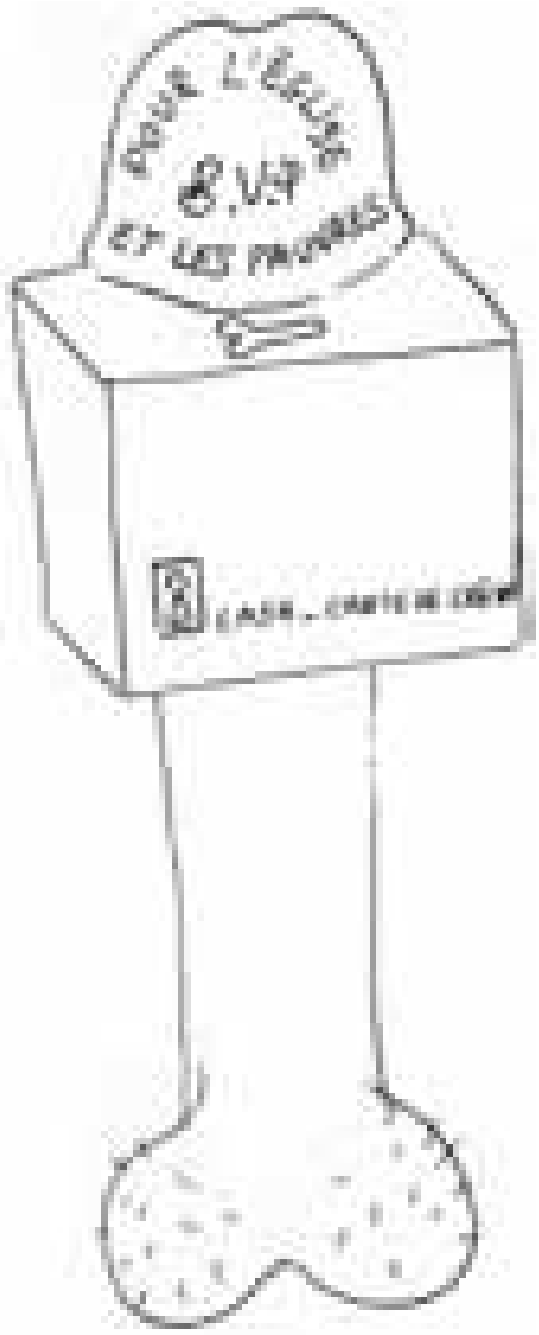
qui mène à la grande rôtissoire nommée enfer. Un lieu dont les grands peintres de l'époque font des représentations cauchemardesques, avec huile bouillante et empalements éternels à la clé.

Le paradis, quant à lui, est peuplé d'êtres sans bite, d'êtres purs. Pour obtenir le droit d'entrer dans le club, il faut se débarrasser de cet encombrant appendice qu'est la bite. Seule la capacité des hommes à garder l'objet du délit bien tranquille au fond de leur culotte peut leur assurer une jolie paire d'ailes blanches après leur trépas.

L'Église, maligne, sachant pertinemment qu'une telle chose frise l'inenvisageable, va émettre et vendre des bons nommés indulgences et qui permettent à leur porteur de se sauver et d'entrer au paradis même en cas d'usage immodéré et impropre de leur bite. Inutile de dire que l'Église va gagner beaucoup d'argent avec ça…
Retour de bâton (si, lecteurs, vous permettez l'expression), des gens n'ayant pas les moyens de se payer lesdites indulgences lancent un vaste mouvement que l'on appellera la Réforme et qui donnera lieu, comme souvent lorsqu'il s'agit de bite et de religion, à de longues guerres épouvantablement meurtrières. Mais nous nous avançons un peu et risquons la rupture chronologique. Retour au Moyen Âge.

Lorsque s'achève le Moyen Âge, la bite va peu à peu reprendre du poil de la bête. Tout d'abord, grâce à la période de la Renaissance, elle va commencer à





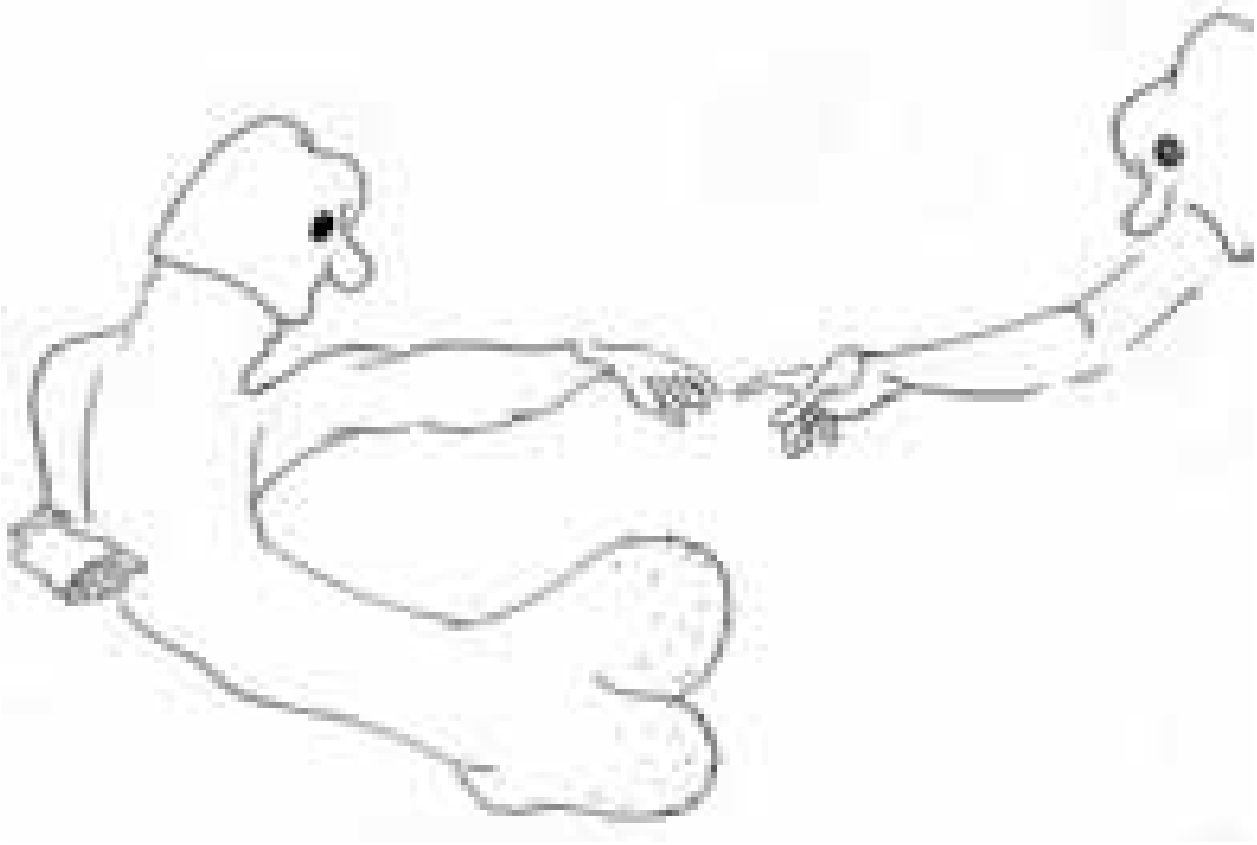
s'afficher un peu partout. Les peintres et les sculpteurs n'auront de cesse de la glorifier, de la montrer en majesté un peu partout, y compris dans les églises.

La période de la Renaissance vient en effet remettre au goût du jour les motifs antiques. L'Europe occidentale semble se réveiller d'une longue léthargie et se demander ce qu'elle a bien pu foutre pendant tout ce temps.

La Renaissance, en même temps qu'elle redécouvre les sciences et la philosophie, s'émerveille à nouveau devant la bite, que les Romains aimaient tant et à laquelle ils portaient une si belle attention. Les artistes de l'époque s'empressent donc de prendre pinceaux et ciseaux pour peindre et tailler des bites à la pelle.

À ce titre, les bites de Michel Ange sont fameuses (au sens où elles sont célèbres), qui viennent parachever, d'une virgule insolente, les corps parfaitement proportionnés aux muscles dessinés apparaissant dans de nombreuses œuvres du maître.

La Renaissance, c'est un peu la renaissance du zizi… D'ailleurs, et tant pis pour les esprits chagrins, qui vont sans doute se dire que, non quand même, il exagère, eh bien, Michel Ange, qui rend une forme de noblesse à la bite, n'était pas, tant s'en faut, un grand amateur de femmes…

Dans les siècles qui suivent, la bite va de nouveau se cacher. Il faut croire qu'elle est condamnée à disparaître pour réapparaître… Un signe indien, une malédiction qui lui colle à la peau du prépuce.

Avec le Grand Siècle, celui de Louis XIV, la bite va trouver des moyens de continuer à exister, mais elle va, pour cela, avoir besoin d'apprendre l'hypocrisie et la dissimulation. Ce qui, au final, ne lui déplaît absolument pas. Si elle ne se montre pas au grand jour, la bite est très active en coulisse. La bite dicte, dit-on, nombre de ses comportements au grand Roi-Soleil. Elle devient un peu la continuation de la politique par d'autres moyens.